

Rencontre 0 km

Espoir 0,5 Km

Accueil 9 Km

Embellie 10 KM

Porte 5 KM

Méli mélo

Causse 6 Km

Parler ∞

Renaissance 40 Km

Cheminer 2 Km

Decouvrir 30 Km

Philippe
Grand

Recueil de nouvelles



EDILIVRE

Sommaire

Lettre d'A	7
Avec mon papa	13
Ni envie, ni besoin	29
Bifurcation	39
Le papier peint se décolle	55
Les pas japonais	135
C'est pas la fin du monde	185
Reader Indigeste	247

A mes primo-lecteurs,
Alain,
Milly,
Cathy,
Claire
et bien sûr Amandine
(tu croyais que j'allais t'oublier ?)
En remerciement pour leurs encouragements et
sûrement, leur indulgence...

Lettre d'A

Ma chérie, ma Mie, mon Amour, ma Vie,

Ce matin, comme tous les matins depuis plus de vingt ans, tu t'es allongée, étirée au dessus de moi pour attraper le réveil, enfin, pour le faire taire. J'ai toujours aimé cette idée de n'avoir qu'un seul de certains de ces objets de la vie courante. A toi la lampe de chevet et à moi le réveil. J'ai donc senti ce matin un de tes seins effleurer mon épaule et l'autre s'écraser un peu sur mon visage. La stridulante sonnerie enfin coupée, tu t'es, comme chaque matin, lovée contre moi. Déposant au passage un baiser sur ma tempe, mon front ou ma bouche selon la position dans laquelle l'éveil m'a trouvé, tu te blottis contre moi. Ton genou fléchi en travers de mes jambes, ton bras barrant ma poitrine nous savourons trois minutes de la présence de l'autre à nos côtés. Avant d'ouvrir les yeux je sais que la journée va être une bonne journée : tu es là, contre moi, tu partages ma vie pour le meilleur et le meilleur. Honnêtement, le pire, ce doit être les quelques rares engueulades que nous avons eues ou les deux ou trois galères que nous avons connues à nos débuts de vie commune.

D'ailleurs, nous les avons partagées ces galères et pour moi elles sont maintenant de bons souvenirs. En principe, à ces toujours trop brefs instants suit le lever en trombe de la femme fatale. Ma femme. Tu cours à la salle de bain et je prépare le café. Tu passes des draps au jet brûlant de la douche. Il me faut boire trois grands cafés avant de pouvoir faire de même. On se lève ensemble mais tu pars travailler une heure avant moi. Cela me laisse le temps d'émerger, de siroter mes cafés, de te regarder passer toujours en trombe de la salle de bains à la chambre, de la chambre au comptoir de la cuisine. Ton mug fume à côté du mien. Un sourire, un baiser ou une caresse, à chaque passage. D'abord tu sens la nuit, les draps, l'homme qui t'a approché puis le savon et le shampoing et avant de partir ton parfum me chatouille les narines et me laisse ton souvenir pour le reste de la journée. Chaque matin je te regarde t'affairer du haut de mon tabouret et me repais de ce spectacle. Sans changer de place je pivote pour toujours t'avoir dans mon champ de vision à chacun de tes passages. Tu sens mon regard sur ta nuque ou ta croupe, tu te retournes furtivement, le visage illuminé de ton magnifique sourire et tu repars. Comment fais tu pour être si belle ? Toujours, tout le temps. Ce spectacle, chaque matin, me réveille autant que les trois cafés que je laisse refroidir paisiblement en t'admirant remuer d'un bout à l'autre de notre logement. Ce spectacle, chaque matin, me fait attendre mon retour à la maison avec impatience. Tranquillement, je travaille en sachant que tu seras rentrée une heure avant moi, affairée, bien sûr, et surtout que tu seras là, pour moi. Cette idée m'apaise si le boulot venait à me stresser, cette certitude me calme en cas de contrariété. J'ai

une heure, après ton départ, pour remettre un peu d'ordre dans la maison et prendre ma douche. Je fais cela tous les matins et ce faisant, je te revois, aller à la salle de bain, sortir à moitié nue, repartir, entrer dans la chambre, boire une gorgée de café, te préparer, de cette façon qui n'est qu'à toi je suppose. J'en suis sûr. Je revis en pensée cette première heure, à ton insu, m'en délecte. Déjà j'ai hâte d'être à ce soir. Après vingt ans de vie commune, plus de sept mille matins et ça continue... Je me fais penser à un préadolescent. C'est comme ça et j'y tiens.

La première fois que je t'ai vue, il y a presque vingt cinq ans, j'ai pensé que tu étais le genre de fille qui attire les garçons en essaim comme un pot de miel. Tellement belle. Tu arborais ta beauté avec fraîcheur, sans arrogance, ce qui me séduisit d'autant plus. En fait tu semblais ignorer les gens qui ne s'intéressaient qu'à ta plastique, une sorte de sixième sens te détournait d'eux. Trop intimidé par ton assurance, je restais à la lisière de ton groupe et j'écoutais. Ton esprit, ton humour, ta vivacité intellectuelle ont eu raison de mes dernières défenses. Je tombais irrémédiablement amoureux. Diablement, oui... En cette fin d'année sur le campus on traînait beaucoup sur les pelouses. Je n'étais jamais loin. Tu semblas t'en rendre compte un beau jour et enfin, tu m'adressas la parole. Ivresse divine ! Elle me parle ! Je t'ai répondu sans trop bafouiller, un truc pas trop débile. Le débat devint passionné assez rapidement. Très vite, seuls nous deux parlions. Le reste du groupe regardait ces deux Démosthène en herbe bouche bée. Je ne suis pas un orateur pourtant. Déjà, tu faisais ressortir le meilleur de ce que j'ai de meilleur. Déjà je savais ce qu'il manquait à ma vie : toi ! Les jours suivants on ne nous vit jamais

l'un sans l'autre. Copains, on se tenait parfois par la main, plus pour ne pas se perdre que par sentiment d'appartenance. Tu aurais pu me demander n'importe quoi, lune comprise, je suis sûr que tu le savais et c'est pour ça que tu ne le fis jamais. Tu apprenais à me connaître, moi, j'en savais assez. A cette époque où tout allait trop vite, déjà, nous avons pris le temps. Je savais que ça allait arriver, ma patience m'impressionnait. La moitié des vacances, nous avons tourné autour du pot. Nous avions le même petit boulot et, bien sûr, nous partagions nos temps libres. Loin du campus, de la bande de copains, ce moment qui ne devait être qu'à nous, nous l'avons enfin partagé fin juillet. Là j'ai pu voir que belle est bien loin de la vérité. A-t-on un mot pour te décrire ? Sublime, sublissime ? Ronflant, surfait... Bref, ce qui fut la fille de mes rêves aurait paru très moche à côté de toi. Cette nuit nous épuisa autant qu'elle nous combla. Nous échangeâmes quelques mots tendres et quelques promesses idiotes. Depuis, nous avons tous deux appris le poids des mots et le prix du silence. Malgré tout j'en garde un souvenir ému et indélébile. Que dire d'autre ? Que pour notre dernière année d'étude nous avons partagé un logement ? Que ce fût le début de notre vie commune ? Tout cela est vrai. Que des bons souvenirs auxquels sont attachés ton image, ton visage, ton sourire. Notre naïve fraîcheur de l'époque m'amuse autant qu'elle m'émeut. On pourrait dire que c'était le bon temps. Cela sous-entendrait que ça ne l'est plus. Depuis lors, que du bon temps ! Du bon temps parce que partagé avec toi, vécu à tes côtés. Ensemble. Pauvre mot qui pourtant signifie tellement... Maintenant, on se parle moins, on se comprend sans les mots, d'un regard, un sourire ou un soupir. Te souviens-tu des ces « petits

vieux » que nous admirions sur un banc du parc ? Ils se parlaient si peu et pourtant ils avaient l'air tellement complice. Une pression du pouce sur la paume de la main, un plissement des yeux, un sourire ou un regard disaient l'essentiel... Nous espérions, admiratifs, avoir le même genre de rapports après soixante ans de vie commune.

Ce matin tu es partie sans me dire au revoir. Cela ne s'est jamais produit auparavant, pas une seule fois tu as oublié de formaliser la séparation quotidienne et provisoire par un rapide baiser et un « à ce soir » tandis que je te presse contre moi. S'est-il passé quelque chose qui m'aurait échappé ? Ai-je fais quelque chose qui t'aurait heurtée ? J'ai horreur d'être dans l'ignorance. Si je devrais avoir un oubli ou une maladresse à me reprocher j'aurais tellement aimé que tu me le dises. Je préfère mille fois être grondé, tancé, enguirlandé, voire engueulé vertement plutôt qu'ignoré. Je préfère me torturer, me tourmenter de remords que m'interroger dans le vide, cherchant vainement une raison à ce vide. Pour me passer de toi le temps d'une journée de travail, il m'est nécessaire de marquer le passage d'un mode à l'autre. Ce baiser marque le début du mode « chacun à son travail » après le mode « ensemble à la maison » Puéril ? Peut-être. Je ne suis pas maniaque, ça j'en suis sûr. Mais sinon tu me manques trop. On peut changer nos habitudes, les miennes seulement, pourquoi pas, mais ce bisou mouillé sur ma bouche ? Non ! C'est à moi et de plus j'en ai besoin. Déjà mon estomac se noue, mes tripes se tordent. Pathologique et pathétique ! Je me sens coupable, donc triste. Cette fois, c'est sûr, la journée va être terriblement longue. Au mieux je le mérite. Mais pourquoi ? La question redondante du jour : Pourquoi ? Mon cerveau volera en miettes avant

ce soir, j'en suis sûr. Je décroche le téléphone et commande douze douzaines de roses de douze couleurs différentes. Enorme ? Quelle importance ? Un mot ? Trois ! « Moi aimer Toi ! » Pour son retour du travail, vous attendez s'il le faut, merci ! Voilà. Un éphémère témoignage de regrets, de remords, d'avoir fait quoi ? Ou pas fait d'ailleurs. Tout à mes sombres pensées, je me hâte de ranger un peu la maison, je vais être en retard. Imaginer vivre sans toi m'est insupportable, vivre à tes côtés alors que tu m'ignorerais serait pire encore. Je pousse un rugissement de rage à cette idée. Nous vivons l'un pour l'autre, l'un par l'autre, seul je ne suis plus rien. Quatre vingt cinq kilos de douleur et de souffrance... Le nez me pique, mes yeux s'embuent. Je ne dois pas penser à cela, te revoir, voilà ce qui m'importe.

Je viens de trouver ce mot qui a du glisser sous la table quand tu as claqué la porte en partant :

« Mon chéri, mon Amour, ma vie, Tu es sous la douche alors que je dois partir. Ce matin notre « rituel » a été décalé. Nos trois minutes l'un contre l'autre en sont devenues trente. J'ai dû me hâter mais ton regard m'a manqué. Par deux fois nous nous sommes unis passionnément cette nuit, il semblerait que nous n'ayons plus vingt ans et le sommeil s'est fait plus lourd. J'ai tenté de combler le retard mais c'est avec un nœud dans le ventre que je pars sans me serrer contre toi et te dire « à ce soir ». La journée va être longue, ne m'en veux pas trop, tu me manques déjà. Bisou. »

Je suis un idiot ! Mais que Dieu me prête vie et je trouverai dans la passion que tu m'inspires la force de t'aimer encore longtemps.

Le 10 janvier 2012

Avec mon papa

Des fois, Papa il est trop bizarre... C'est ce que je disais quand j'étais plus jeune. Merde ! Fallait rétrograder... Je connais cette route par cœur... J'appuie, merde trop fort, elle part du cul ! J'ai le temps en fait, je ne sais même pas s'il est là. Si ça se trouve la baraque va être vide, ou je vais tomber en plein tête à tête amoureux... C'était comment la dernière... Alicia ? C'est comme ça qu'il avait dit je crois... C'est Alicia... Bien foutue, remarque, jeune aussi... enfin pour lui ! Classe, même avec des fringues, surtout avec des fringues... J'étais arrivée la dernière fois, elle égouttait des spaghettis, à poil au milieu de la cuisine... Bon, c'était le mois d'août... mais même ! Tu pourrais prévenir, qu'il avait dit... au moins cinq minutes avant... Trop bizarre... Mais bon... Sympa en plus, elle m'avait gardé des pâtes sans sauce parce que la sauce j'y cours pas après... La route n'est pas goudronnée et du coup y'a un panache de poussière qui me colle aux miches... Encore cinq cent mètres... Je me gare dans la cour. Gros cailloux. Pas bon avec les talons ? Tadaa... j'ai tout prévu, je sors une paire de tennis de derrière le

siège. Bon, où qu'il est ? Ça sent les grillades, il est de l'autre côté... Il y a une terrasse au dos de la maison. Il aime bien siroter une bière là, le soir, les pieds sur la rambarde... J'y vais... Oups... Ils sont dix avec mon vieux ! Que des mecs !

- Pat ! On avait dit : pas de gonzesse !
- C'est pas une gonzesse, c'est ma fille !
- Drôlement bien imitée !
- Ouais ! Drôlement bien !

Les présentations sont faites !... Je m'approche. Je fais la bise à Papa. Je demande si je peux monter mes affaires. Il me dit que ma chambre est toujours libre. Trop bizarre ! Je n'ai pas donné de nouvelles depuis... plus de six mois... Il fait comme si j'étais partie hier... Remarque il fait ça à chaque fois... Bon... Je monte. En passant devant sa chambre je jette un coup d'œil par l'entrebâillement de la porte. Des fringues de nana sur le pied du lit et sur une chaise... Alicia ? Une autre ? Bref... Ma chambre ! Pierres apparentes, poutres idem, salle de bain attenante... Cool. Souvenirs d'enfance... Parfums de vacances... Ouais ! Trop bien ! Par la fenêtre, je vois ma voiture... Puis la prairie et des hectares de cambrousse perdue... cool ! Les chevaux tendent le cou vers la maison, les naseaux béants... Ils m'ont sentie ? On verra... Je jette mes sacs et je retourne au bout du couloir, là où se trouve son bureau... J'aimais venir là quand j'étais petite, blottie dans son fauteuil pendant qu'il massacrait le clavier de son ordinateur... Ou je regardais un DVD pendant qu'il passait des coups de fils, avec un de ces charabias... J'ouvre la fenêtre, je les entends en bas, leurs voix de mâles qui causent et qui rigolent... Allez ma fille ! À

la douche ! Je referme la fenêtre, sans bruit. Après la douche, je dors une heure à poil sur mon lit dans le peignoir entrouvert... Remise du jet-lag, je passe un short et un T-shirt et je descends. La cuisine est nickel. Changera pas le vieux ! Dans le frigo, je trouve un yaourt allégé mais aux fruits... Alicia ? Bref... puis un autre, nature et des biscuits sans sucre... Beurk ! C'est pas à mon père ça ! Je me résigne à sortir au milieu des mâles.

– Bien dormi ?

– Ouais...

– Ferme la porte de la chambre la prochaine fois qu'il y a du monde ! Dan ne s'en est pas encore remis !

– Oups !

Dan, c'est le petit jeune de la bande. Enfin le seul qui n'a pas tout à fait trente ans... Et qui me regarde par en dessous depuis que Papa a prononcé son nom.

– Faim ?

– Ouais !

– Sers-toi... Dan tu bouges pas ! C'est une grande fille !

Le jeune homme avait esquissé le geste de me servir... Au premier grognement il s'est ravisé... On sait qui est le chef de meute ! Craint le vieux on dirait ! On fit circuler de la bière et je papillonnais autour du barbecue le temps de me restaurer copieusement... Et on papota un peu.

– Tu restes longtemps ?

– Au moins deux ans.

– Ici ?

– Non, en France. Ici on verra ! Bob m’a nommé directrice adjointe de sa boîte de Lyon. Après deux ans je peux espérer une promotion à la maison mère en Californie.

– Bien. Ta bagnole ?

– Je suis venue avec... Sortie du garage à temps et elle m’attendait à Saint-Exupéry.

– Alicia ne revient pas avant dix huit heures, c’était la consigne. Journée sans gonzesse. Tu lui diras que tu ne t’étais pas annoncée... Et les autres arrivent après, vers dix neuf heures.

– Sinon elle fait la gueule ?

– Peut-être...

– Et quelles autres ?

– Tu crois que ces beaux mâles sont célibataires ? Tous mariés !

– Tous sauf un !

– N’y pense même pas, Dan !

Le pauvre ! Il est mimi en plus... Et Papa qui fait des chichis pour une femme ! Nouveau ça aussi... Cette Alicia commence à me plaire.

– On saute de nuit après le dîner, tu veux venir ?

– En automatique ?

– Tu rigoles !

– Bon, OK. Un saut en commandé pour digérer, je suis preneuse !

Dan écarquillait tout grand ses yeux.

– Fais pas cette tête ! Elle sait sauter en parachute ! C’est ma fille, merde !

– Et elle boit de la bière !

– Dan je vais t’en coller une !

- Laisse Papa... Je peux me défendre toute seule !
- C'est bien ça qui me fais peur !

Là Dan était interloqué. Papa et moi, morts de rire ! Notre vieille complicité à mon vieux et moi... ça m'avait manqué plus que je ne pensais... Le retour en Californie n'est pas obligatoire après tout... On verra dans deux ans.

Vers dix-neuf heures les épouses ou conjointes de ces messieurs arrivèrent, l'une après l'autre ou par deux selon les affinités, mises simplement mais pimpantes malgré tout. Le buffet du soir était dressé mais on mangerait plus tard, j'officialiais à la buvette, n'étant pas accompagnée. Dan venait roder de plus en plus souvent et je coupais ces anisettes, je les noyais plutôt même... Sa conversation était assez plaisante à jeun, mais là il devenait un peu lourd. J'hésitais à l'assommer avec deux yaourts bien tassés mais le souvenir du saut me fit renoncer. On ne va pas le butter non plus... Sinon la soirée se passa bien. Quelques unes de ces dames vinrent papoter, tâchant de savoir de qui j'étais la maîtresse ou l'amie ou que sais-je... « Ah ces femmes ! » dirait Papa. C'est Alicia qui fit savoir qui j'étais, ce qui m'évita de raconter dix fois ma vie.

A vingt trois heures l'avion ronronnait en bout de piste quant on arrivait à l'aérodrome. Dan récupérait vite. Il ne parlait plus. Son haleine sentait le vomi depuis que P'pa lui avait enfoncé deux doigts dans la gorge... « C'est ça ou tu sautes pas ! » avait claqué le vieux... « Et tu sais ce que ça veut dire ! » Ben pas moi... Mais Dan gardait la bouche fermée ! L'appareil était déjà face au vent, donc le pilote mit plein gaz dès que nous fûmes tous entassés à l'intérieur. Le saut se

passa bien, je surveillais mon amoureux transis du coin de l'œil. Après quelques mètres en chute libre il se laissa tomber pendu sous son aile, comme un ballot de chiffons. Pas de casse. Les filles nous attendaient avec plusieurs véhicules en rase cambrousse. Ils étaient sur deux rangées face à face phares allumés en plein champ. C'était notre balise.

J'étais tombée en pleine réunion des anciens en fait. Tous les jours les gars étaient à la maison. Papa m'avait assuré que je ne dérangeais pas. Je participais à leurs jeux. Le deuxième jour, on nagea en rivière et l'après-midi, Dan compris ce que mon père voulait dire par : « Elle sait se défendre toute seule ! » Mon kimono était un peu juste mais le garçon eut droit à plusieurs baptêmes de l'air sur le tatami... Joe, un peu plus balaise me défia. Dans son dos, P'pa me donna son assentiment d'un regard et Joe vola après s'être mangé quelques atémis bien placés. Je pétais la forme ! A ma grande surprise d'ailleurs. La semaine se passa ainsi, forte activité physique, suées et poussées d'adrénaline. Le pied ! Le mercredi soir en pleine chute libre je hurlais dans l'oreille du vieux que le lendemain midi mon boss m'attendait pour un gueuleton de briefing. En rentrant je lui promis d'être là le samedi midi.

Dur de se remettre en tailleur-escarpins... Le rendez-vous se passa bien et je terminais la journée au bureau, m'installant un peu, briefant mon assistante, visitant et prenant mes marques. Le lendemain je devais être présentée à l'ensemble du personnel après la réunion de travail de fin de semaine... Etrangement il me tardait d'être en week-end... Le vendredi se passa bien, mais je n'étais pas dans mon élément. En

fermant mon bureau je rallumais mon téléphone personnel. Il se mit aussitôt à crépiter. C'est le son pour les textos... Mon vieux avait saturé mon répondeur et inondé ma boîte de messages. En gros il m'attendait pour le prochain atelier mais je devais impérativement être à la maison avant vingt-trois heures. Dans l'ascenseur je le rassurais et lui promis d'être là, il bouillait d'avoir attendu si longtemps un signe de ma part. Je courrais jusqu'à la Mustang et je sautais à l'intérieur, jetant les chaussures à talon sous le siège passager. J'ai lâché les cinq cent chevaux et la cavalcade a du affoler plusieurs radars. J'ai encore mes plaques californiennes.

Je suis arrivée bien en avance et j'ai eu le temps de manger un peu et de papoter avec Dan. Papa était surexcité.

– C'est quoi le programme ce soir ?

– Dans l'avion ton père te briefera. Ça m'étonne que tu viennes...

– L'avion ? On saute ?

– La totale je te dis ! On saute, on nage, ou rampe et tout le bazar...

– Ah.

Bon, bon. Dans quoi mon père m'a embringuée ? Je verrai bien mais si je monte dans l'avion plus de retour possible avant la fin de l'atelier. Maintenant il m'évite, je pense qu'il sera sur mon dos dans l'avion. Pas de trace d'Alicia. Ça ne me rassure pas non plus sur la nature de l'atelier de ce soir.

– Pas ce soir. C'est demain. Là on va rejoindre le spot 1. On y sera demain matin.

– Tu lis dans mes pensées ?

– Non. Mais je te connais comme si je t’avais faite.

– P’pa, des fois t’es con !

– Je sais.

Je décapsulais deux bières et nous bûmes en silence. On grilla une clope. Mon géniteur me regardait par en dessous.

– T’inquiète ! Même si tu ne m’as pas demandé de venir, je viens ! C’est ce que tu veux de toute façon...

– Te sens pas obligée...

– Ce n’est pas le cas.

– Ta nouvelle vie ?

– Bof. J’espérais que tu avais un truc prévu ce week-end. Deux jours de nouvelle vie et l’ancienne me manque !

– T’as le niveau de toute façon, et je sais que tu es faite pour ça.

– Ça ne me rassure pas vraiment.

Dans l’avion mon vieux nous a décrit les différentes phases de l’atelier du lendemain et rappelé les différentes étapes entre chaque spot... Sinon pas de prise de tête, on a papoté en famille et Dan nous a rejoints. Tôt le matin on se posait au milieu de nulle part, cachés entre des montagnes et couverts par une brume épaisse. En silence nous déchargions l’avion. Papa et Joe revinrent avec deux pick-up tout terrain. On rechargea dans les bennes des engins. Dan avait allumé un feu... Mon père surveillait la couverture nuageuse.

– Ça va.

On a fait griller des trucs et bu du café, une fois biens calés à l’estomac on s’entassa dans les véhicules : trois dans les cabines et trois dans les